

Le point de vue de

JEAN-CHRISTOPHE BERLOT

Le libéralisme, oui, mais avec quel avenir pour l'homme ?



Jean-Christophe Berlot,
Ingénieur
de l'Ecole centrale,
master of science
de Stanford,
consultant.

Dis, papa... le monde, il ne s'arrêtera jamais ? » Le chemin de montagne n'en finit plus de dérouler ses lacets pentus. Je m'accroche aux cailloux, tente de rester en équilibre sur ce chemin étroit entre ciel et terre. Là-haut, on entend vrombir deux avions de chasse à l'exercice. Ma fille a sept ans, l'âge de raison... et des grandes questions. On a abandonné le Concorde. Le drame de juillet dernier a ravivé les doutes. Un avion « difficile », un avion « très délicat à piloter », un avion « complexe »... Le Concorde, joyau de la technique mais aussi de notre orgueil national, notre « grand oiseau blanc » ne volera sans doute plus. On a abandonné voilà plus de vingt ans les voyages sur la Lune, la grande aventure des années 60. Aujourd'hui, la Terre commence à crever de pollution, et de surexploitation ; on s'empoisonne de gaz carbonique, d'ozone et de nitrates. La question revient, obsédante : comment notre système - économique, industriel, financier, politique - garde-t-il à l'humanité sa dynamique de progrès ? Comment l'incite-t-il à continuer son développement ? Comment l'entraîne-t-il au-delà de ses propres

frontières ? Car l'enjeu est bien là : comment assurons-nous la survie de notre monde ?

On pouvait croire, après l'époque extraordinaire des Haroun Tazieff, des Paul-Emile Victor, des Jacques-Yves Cousteau, que les hommes pousseraient tout naturellement l'aventure humaine au-delà du monde, après l'avoir exploré du dedans. Ils l'ont fait - jusqu'à la Lune. Les sondes envoyées depuis vers Vénus, Mars ou les confins du système solaire, sont plus riches de matériels de mesure que porteuses de nos rêves et de nos espérances humaines. L'aventure a fait place à l'expérience.

La seule technologie possible aujourd'hui est celle qui se vend ; celle qui trouve un marché, un usage. Mais la survie de l'homme et du monde peut-elle être considérée comme un marché ? Sous la pression des grandes entreprises, on cherche à découvrir des marchés inédits et à les domestiquer, des usages, des niches et des créneaux. On cherche... à développer l'individu dans son individualité. Mais pas, ou fort peu, dans son humanité.

Les entreprises enflent, s'étendent au plus grand nombre de pays possible dans toutes les régions du monde, rachètent, fusionnent, standardisant et banalisant tout sur leur passage. La norme devient la référence - une norme mondialisée, globalisée ; et non plus la différence, porteuse de création et de valeur. Le libéralisme à l'excès tue l'aventure, il tue l'esprit d'aventure.

Le politique a trouvé là un nouveau positionnement : celui de donner des

contraintes, de fixer des règles, d'imposer des lois à un système libéral bien parti pour s'imposer comme le modèle de société universel.

Mais les contraintes, les règles et les lois ne suffisent pas pour dépasser le « faisable directement exploitable », pour aller plus loin que la prochaine génération de téléphones portables ou de microprocesseurs. Il faut encore inciter à la création, fixer des ambitions, déclencher des dynamiques.

Or qu'existe-t-il aujourd'hui pour forcer à la créativité et à l'inventivité des hommes ? Les crédits de défense diminuent, éliminant de fait les fonds de recherche publique. Qui cherche, aujourd'hui, et que cherche-t-on ? La recherche pour la recherche ne mène à rien, on le sait bien. Tous les patrons le disent : « *Je ne veux pas une recherche qui cherche : je veux une recherche qui trouve.* »

Quand l'économie se globalise, quand les frontières tombent, quand l'économie mondiale se trouve à nouveau en phase de croissance et de conquêtes, il faut une recherche au-delà des entreprises, pour dépasser leurs enjeux toujours immédiats, leur souci de compétitivité et les marges attendues par les actionnaires au prochain semestre. La recherche publique est primordiale : justement pour inventer un futur à l'humanité.

Ou plutôt - car cela ressemblerait au totalitarisme - pour lui permettre de

réussir ce futur qu'elle inventera, et de l'atteindre. La marche en avant de la Communauté européenne, la création de Nafta et d'Asea, les accords bilatéraux avec la Chine et le Japon : jamais nos regroupements supranationaux ne nous ont permis de telles synergies. Ces nouvelles entités ne peuvent pas se contenter de légiférer et de réguler les échanges. Elles doivent aussi tirer l'humanité vers de nouvelles ambitions. Elles en ont désormais la légitimité.

Pour animer une recherche, pour la rendre utile, pour valoriser son talent (et ce talent est immense), il faut lui

Pour être efficace, le système a besoin d'un grand objectif, d'une noble ambition, d'une « nouvelle frontière ».

donner un programme, une ambition. Lui demander la Lune, comme Kennedy l'a fait en 1960. Démarrée avec des fonds publics, la conquête de la Lune n'a pourtant pas laissé les systèmes économiques mondiaux indifférents. Car toutes ces techniques, créées pour réaliser l'impossible, ont produit en retour des niveaux de valeur ajoutée jamais atteints, puisqu'il s'agissait de faire l'impensable ! Et c'est bien là que réside tout le génie de l'opération : en investissant un budget limité, on a incité à créer de toute part une richesse nouvelle.

La cause choisie par Kennedy n'était peut-être qu'un rêve, une chimère. Mais elle a enclenché un processus de

valeur ajoutée extraordinaire dans tous les domaines : les progrès informatiques de trois décennies, les nouveaux matériaux, les télécommunications, l'électronique, l'aéronautique... Non seulement on a réussi, pour la première fois, à faire sortir l'homme de sa planète, on lui a donné un espoir, un au-delà, de nouvelles frontières, mais en plus, on a su motiver des millions d'individus et d'entreprises à imaginer et à développer des savoir-faire, des technologies, des applications nouvelles qui allaient enrichir l'humanité tout entière.

C'est de cela que notre humanité a besoin. Parce que jamais le libéralisme forcené et universel que nous vivons ne se posera la question de l'« après-demain ». Seuls les enfants, les candides et les purs

esprits peuvent encore oser se demander si « le monde ne s'arrêtera jamais ». Il suffit pourtant du vertige d'une nuit d'été, la tête perdue dans les étoiles - filantes ou non - pour savoir que cet enjeu-là est sans doute l'un de nos moteurs d'inventivité et d'activité les plus puissants.

Politiques, économistes, chefs d'entreprises : à nous de donner une ambition au libéralisme. A nous d'inventer la chimère, le rêve ou le projet que nous ferons partager, qui nous permettra de reprendre la marche de l'humanité au-delà de ce monde, et de créer de surcroît l'activité et la richesse dont le monde a, et aura, de plus en plus besoin.